

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 24.

MONTREAL, SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

DEUXIEME PARTIE

LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Paraissant tous les samedis et dévée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT:	Un an.....	\$2.50
	Six mois.....	1.25
	Trois mois.....	.75
	Le numéro.....	.05

Le Syndicat Mont-Royal,

Editeur et Propriétaire.

Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher ou relier.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés.

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 3256

Aux Editeurs,

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Resurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocambole.

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

× × × × EI × × × ×

Poseur d'appareils à gaz × × ×

× - H - × Et à eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptement à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU
MONTREAL.

ROCAMBOLE

PAR

➔ PONSON DU TERRAIL ➔

ROCAMBOLE!!! Cette œuvre puissante, qui a soulevé bien des colères, ému beaucoup de cœurs, fait couler bien des larmes, cette œuvre qui a rendu impérissable le nom de **PONSON DU TERRAIL, ROCAMBOLE** sera accueilli par nos lecteurs avec un véritable plaisir.

En effet, quel roman, quel ouvrage à sensation peut rivaliser avec **ROCAMBOLE**? Ce personnage devenu légendaire n'est-il pas un type unique qui, sous toutes les incarnations, se retrouve dans cet immortel roman qui peut être lu par tout le monde, que d'heures charmantes, que d'émotions, quel intérêt passionnant enserment ces pages inimitables!

Nos amis Lecteurs nous sauront gré de leur offrir cette splendide édition, d'un attrait irrésistible.

LES EDITEURS.

5 Cents le Numéro,

1 Numéro par Semaine.

CHANGE EXCEPTIONNELLE.

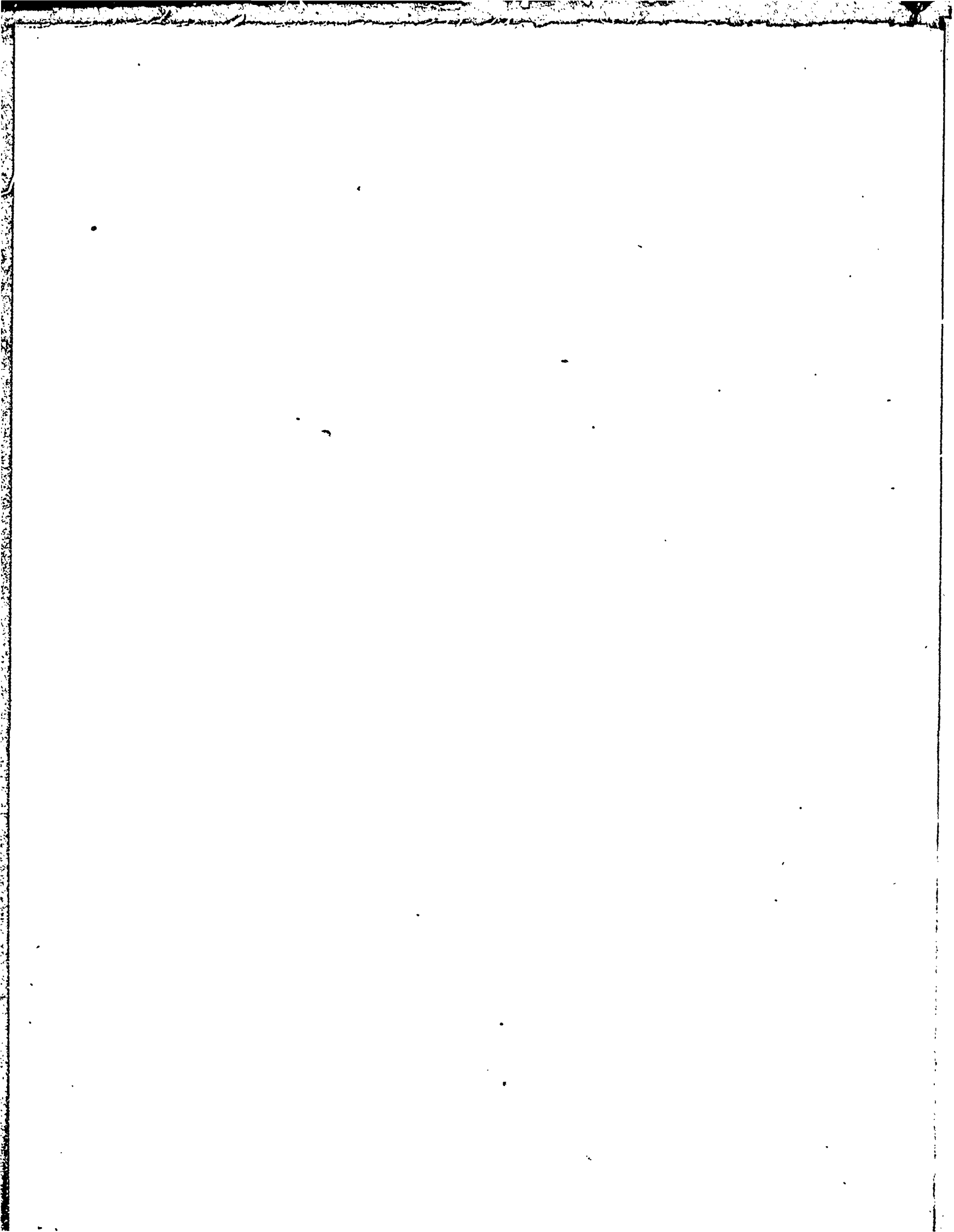
Nous expédierons tous les Nos. de la 1ere et 2eme Partie, 24 Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 75 cts.

TEL. BELL 6256.

Bureau 968 Rue Ontario



Ce n'était plus le beau le séduisant sir Williams



— Ecoutez, reprit le comte, je sais bien que vous nous garderez éternellement le secret de cette aventure tragique...

— Oh ! certes, un meurtre dont j'ai été complice...

— Sans le vouloir, ma chère.

— Mon Dieu ! j'aurai toujours devant moi le visage pâle de cet homme qui allait mourir, continua madame de Saint-Alphonse. Tenez, monsieur le comte, ajouta-t-elle, vous m'avez promis cent mille francs pour jouer ce rôle mystérieux et terrible que je ne comprenais pas...

— Les voici, dit le comte allant à un secrétaire, en retirant un portefeuille et le tendant à la jeune femme : c'est tout ce que j'ai chez moi aujourd'hui.

Madame de Saint-Alphonse repoussa la main du comte.

— Oh ! dit-elle, je n'en veux pas ; cet argent me porterait malheur !

— Prenez...

— Jamais !

— Eh bien, dit le comte, mon cocher va vous reconduire chez vous. Faites-vous mener jusqu'à l'église Notre-Dame-de-Lorette, et, si vous ne voulez pas de cet argent, jetez-le dans le tronc des pauvres.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne suis qu'une pécheresse, et jusqu'ici je n'ai pas eu beaucoup de cœur ; mais, aujourd'hui, je veux être désintéressée... Au moins, ce meurtre d'un misérable, meurtre dont je suis la cause, profitera à des malheureux.

Et elle prit le portefeuille et se leva.

Le comte lui offrit la main, la conduisit jusqu'au grand escalier, et donna des ordres pour qu'on avançât sa voiture. Pendant ce temps, Venture réfléchissait ; et lorsque le comte rentra dans sa chambre, s'y enferma et se disposa à se coucher, l'assassin avait pris son parti.

CXV

Or, voici quel était le résultat des réflexions de Venture ; le faux nègre s'était dit :

— Il est évident que Rocambole est mort, qu'il a livré le secret de sir Williams, et que, à cette heure, le comte et Baccarat ont pris toutes les mesures nécessaires pour sauver M. de Kergez et l'arracher des griffes de son frère. Donc, lorsque j'aurai tué ce jeune boyard, je n'aurai prévenu aucune catastrophe et j'aurai travaillé gratuitement. Si encore cette jolie dame n'avait pas emporté les cent mille francs... Ah ! ceci eût été différent : j'aurais fait le coup pour mon propre compte. Ma parole d'honneur ! pensa Venture en terminant son aparté, le comte ne se doute guère que cette charmante madame de de Saint-Alphonse, sous prétexte de faire une bonne action, vient de lui sauver la vie.

Tandis que Venture, au fond de sa cachette, monologuait ainsi, le jeune russe sonna son valet de chambre pour se faire déshabiller.

En même temps que retentissait le coup de sonnette, un frôlement se fit au dessus de la tête de Venture ; et celui-ci, levant les yeux aperçut un autre trou par lequel filtrait un second rayon de lumière. C'était par là que passait le cordon de la sonnette.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, voilà qui est bon à savoir.

Et il continua à se tenir coi sous son rideau.

Le valet de chambre entra, déshabilla son maître pénétra dans le cabinet de toilette, y prit la petite lampe à globe d'albâtre, la porta sur la table de nuit du comte et se retira.

Le comte prit un volume et se mit à lire, dans le but, sans doute, d'écartor de son esprit les noires visions qui l'assaillaient depuis qu'il croyait avoir un meurtre sur la conscience.

Pendant ce temps, maître Venture, qui avait toujours sur lui, en voleur prudent, un ciseau à froid, un rossignol et une pince, tirait de sa poche ce dernier instrument, se hissait

jusqu'au fil de fer de la sonnette, le prenait délicatement et le coupait.

— Le comte aura beau sonner, se dit-il, le valet de chambre n'entendra rien.

Venture demeura quelques minutes encore au fond de sa cachette ; puis il en sortit bravement, d'un pas sûr, et traversa le cabinet de toilette.

— Est-ce toi, Fernand ? demanda le comte.

Venture poussa la porte de la chambre à coucher, et le comte, stupéfait, vit entrer un nègre qui avait un pistolet au poing, et posait en même temps un doigt sur ses lèvres.

— Monsieur le comte, dit-il brièvement, ne sonnez pas, je ne veux vous faire aucun mal... mais il faut que vous m'écoutez.

Le comte se dressa sur son séant, un peu étonné de cette brusque apparition, mais sans manifester le moindre effroi.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Le faux nègre posa son pistolet sur la cheminée ; puis il vint se placer en face du jeune russe.

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous êtes trop gentil-homme pour ne point respecter la parole que vous auriez donnée, même à un voleur, même à un assassin ?

— Sans doute. A présent ? fit le comte intrigué du ton mystérieux de cet homme qui semblait sortir de terre.

— Je suis un voleur, et j'ai failli être un assassin, continua Venture. Cependant, il faut que vous me donniez votre parole de m'écouter jusqu'au bout, sans appeler vos gens, sans me faire chasser... Ce que j'ai à vous révéler est de la dernière gravité.

— Parlez, répondit le comte ; je vous jure que j'écouterai jusqu'au bout.

— Monsieur le comte, poursuivit alors Venture, je suis entré chez vous, il y a deux heures, accroché sous une de vos voitures... J'y suis entré avec ces pistolets, que vous venez de voir et un poignard.

— Vous vouliez m'assassiner ?

— Oui, fit Venture d'un signe de tête.

Un fier sourire vint aux lèvres du comte.

— Mes gens sont bien maladroits, dit-il. Mais je devine ce qui me sauve la vie...

— Peut-être.

— Vous étiez caché quelque part... dans cette pièce-là ?..

Et le comte indiqua du doigt le cabinet de toilette.

— Précisément.

— Vous m'avez vu donner cent mille francs, vous m'avez entendu dire que c'était la seule somme importante que j'eusse chez moi, et sans doute...

Venture secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, monsieur le comte, dit-il.

— Qu'est-ce donc ?

— Je suis venu ici pour vous assassiner, et, mon Dieu ! fit le bandit négligemment, je ne dis pas que par la même occasion...

— Très bien, je comprends...

— Mais j'avais des honoraires fixes, poursuivit Venture.

— Ah ! dit le comte, vraiment ? Ainsi ce n'était point uniquement pour me voler ?

— On m'avait donné cinq mille francs pour vous tuer et cinq autres devaient m'être comptés après le coup.

— Tiens, dit en souriant le comte, je serais curieux de savoir le nom du cuistre qui n'estime ma vie que dix mille francs.

— Il est certain, fit Venture, que c'était pour rien, outre que c'est injurieux pour Votre Excellence... Mais, que voulez-vous ? les temps sont durs.

— Eh bien, dit le comte en souriant, maintenant j'ai bien deviné. On vous payait ma mort dix mille francs, vous avez compté sur ma générosité et vous avez eu raison. Vous aurez vingt mille francs et vous pourrez vous en aller tranquillement.

— Monsieur le comte est un vrai gentilhomme, murmura Venture en s'inclinant. Mais ce n'est point encore tout à fait pour cela que j'ai pris la liberté de me présenter devant lui.

— Pourquoi donc ?

Et le comte, de plus en plus étonné, regarda attentivement son étrange visiteur.

— Monsieur le comte, reprit Venture, tel que vous me voyez, je n'ai besoin que d'un bain et de quelques frictions d'essence pour redevenir aussi blanc que vous.

— Comment, vous n'êtes pas nègre ?

— Fi donc ! murmura Venture, imprimant à sa physionomie tout le dédain d'un planteur pour un noir. Je suis un nègre de circonstance, absolument comme le marquis don Inigo de los Montes était un Brésilien d'occasion.

— Tiens, dit le comte, vous êtes donc à son service ?

— J'y étais.

— Et c'est lui...

— Qui m'a donné les cinq mille francs et promis les cinq autres.

— Alors, mon amis, dit froidement le comte, vous avez bien fait de changer de résolution, car vous n'eussiez jamais été payé.

— Je le sais.

— Le marquis est mort.

— C'est ce que j'ai compris à la conversation de Votre Excellence.

— Ah ! vous avez entendu ?...

— Tout.

— Eh bien, reprit le comte, maintenant, expliquez-vous catégoriquement. Que voulez-vous ?

— D'abord, Votre Excellence m'a promis vingt mille francs.

— Vous les aurez.

— Ensuite, elle m'a juré de m'écouter.

— Vous voyez que je vous écoute.

— Alors, je continue. M. le marquis don Inigo, qui s'appelle, du reste, d'un tout autre nom....

— Je le sais.

— Ah ! fit Venture. Mais peut-être ne savez-vous pas tout. Eh bien, don Inigo ou Rocambole, comme vous voudrez, avait un grand intérêt à vous faire assassiner. Et je suis convaincu que si Votre Excellence se doutait du danger que court, à cette heure, une personne qui lui est chère, elle payerait cher mon secret.

Le comte tressaillit.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il, et de qui parlez-vous ?

— Je ferai observer à Votre Excellence, répéta froidement Venture, que j'ai sa parole qu'elle me laissera sortir de chez elle librement. J'ai consenti, moyennant vingt mille francs, à lui laisser la vie, mais j'estime mon secret plus cher. Cependant, je puis nommer la personne... c'est madame Charmet.

— Baccarat ! exclama le comte, qui pâlit soudain et frissonna.

— Qui.

— Elle court un danger ?

— Très grand.

— Et vous pouvez le prévenir ?

— Sans doute.

— Eh bien, dit le comte, parlez, que vous faut-il ? Mais parlez...

Maître Venture était un homme d'esprit, il connaissait le cœur humain et devina que le comte aimait éperdument Baccarat.

— Tenez, dit-il, je ne veux point ruser avec vous, monsieur le comte ; madame Baccarat court un danger pire que la mort. Mon secret vaut cent mille francs ; faites moi six mille livres de rente, et je suis à vous, et vous livrez par la même occasion l'homme que vous poursuivez sans pouvoir l'atteindre, celui dont Rocambole n'était que le bras...

— Sir Williams ?

— Oui.

Le comte étendit la main et indiqua du doigt une table sur laquelle se trouvaient du papier et de l'encre.

— Vous savez, dit-il, qu'à part une centaine de louis éparpillés dans mes poches, je n'ai plus d'argent chez moi. Approchez cette table, je vais vous donner un bon sur mon banquier.

Venture obéit et approcha la table. Mais en ce moment un bruit se fit dans l'antichambre, des pas retentirent, la porte s'ouvrit, et une femme pâle, hors d'elle-même, entra précipitamment.

O'était Baccarat !

D'abord Baccarat ne vit point le nègre, elle n'aperçut que le comte et courut à lui.

— On est entré chez moi cette nuit, dit-elle. On a enlevé Sarah, bâillonné ma vieille servante, forcé les portes...

En prononçant ces mots, Baccarat tourna la tête, aperçut Venture et jeta un cri. La vieille Marguerite lui avait dit qu'un nègre était au nombre des ravisseurs.

Le comte avait bondi hors de son lit aux paroles de Baccarat, s'était enveloppé d'une robe de chambre à la hâte, et lui prenant vivement les deux mains :

— Ne craignez rien, dit-il, ne craignez rien, cet homme...

— Cet homme, dit froidement Venture, est un de ceux qui ont enlevé Sarah.

Et comme Baccarat jetait un nouveau cri, Venture continua avec calme, s'adressant à la jeune femme :

— Ne craignez rien, madame, demain l'enfant vous sera rendu saine et sauve.

— Et Venture rapprocha la table que le comte avait demandée.

— Monsieur l'assassin, dit courtoisement celui-ci en regardant Venture, un homme vulgaire romprait le marché qu'il vient de faire avec vous ; madame est ici en sûreté près de moi, j'imagine. Mais rassurez-vous, le comte Artoff tient sa parole.

Venture se prit à sourire.

— Monsieur le comte, répondit-il, la présence de madame ici n'écarterait point de sa tête le danger terrible qui la menace, si je ne parlais pas, si je ne prononçais un nom...

— Que dites-vous ? qu'y a-t-il encore ?

— Quel est cet homme ? exclamèrent l'un après l'autre le comte et Baccarat.

— Cet homme, dit le comte, est entré ici avec l'intention d'y gagner dix mille francs en m'assassinant et il en sortira riche de dix mille livres de rente.

Et, d'un mot, le comte mit Baccarat au courant de la situation.

— Madame, dit alors Venture, lorsque le comte eut terminé son récit, je vous le répète, je n'ai qu'à prononcer un nom, à mettre le comte en rapport avec un homme que moi seul peut-être connais à Paris, pour vous livrer sir Williams pieds et poings liés.

Baccarat se tut et devint pensif. Mais le comte Artoff prit une plume et écrivit ces deux lignes qu'il signa et remit à Venture :

« Bon pour la somme de cent vingt mille francs, payable chez M. de Rothschild, rue Laflite.

« Comte Artoff. »

Venture prit le bon, et, l'ayant mis dans sa poche, il regarda Baccarat :

— Je ne sais pas, dit-il, ce que vous avez fait pour mériter la haine féroce dont sir Williams vous enveloppait, madame mais voici ce qui vous serait arrivé, si je n'avais songé à devenir vertueux sur la fin de mes jours et à vivre honnêtement avec six mille livres de rente. Un homme qui est encore l'âme damnée de sir Williams, ce n'est pas moi, un homme qui a des hommes hardis et dévoués à ses ordres, un de ces hommes qui ont fait tous les métiers, depuis la traite des noirs jusqu'à l'assassinat aux bords de la Tamise, un pick-pocket doublé de pirate, vous auriez enlevée cette nuit, ou demain, ou dans huit jours,

vous aurait conduite au Havre et embarquée sur un navire, à bord duquel il est monarque absolu...

Baccarat eut un geste d'étonnement et d'effroi.

— Cet homme, poursuivit Venture, vous eût ensuite conduite en Australie, et abandonnée sur quelque plage habitée par des cannibales.

Le comte frissonna en écoutant ces dernières paroles.

Mais Venture continua :

— Cet homme est dévoué à deux créatures en ce monde, l'une après l'autre ; il se ferait tuer pour sir Williams, mais il ferait bouillir dans l'huile, couper par quartiers ce même sir Williams si l'autre objet de son affection le lui ordonnait.

Le comte et Baccarat écoutaient avec un étonnement sans égal.

— Cette autre personne à qui votre ravisseur, madame, sacrifierait sir Williams, c'est vous, monsieur le comte.

Le comte jeta un cri.

— Moi ! moi ! dit-il.

— Vous.

— Mais quel est cet homme ? Son nom ?

— Cet homme, vous avez sauvé des flammes la seule femme qu'il ait aimée.

— Un capitaine anglais ?

— Oui, il se nomme John Bird, et je vais le chercher. Dans une heure, il sera ici.

Le comte et Baccarat n'en revenaient de ces étranges révélations.

— Monsieur le comte, acheva Venture, faites donc mettre une de vos voitures à ma disposition pour que je ne perde pas de temps.

Le comte ouvrit la porte et s'écria :

— Germain !

Le valet de chambre accourut.

— Un cheval au coup sur-le-champ, ordonna-t-il.

Dix minutes après Venture quitta l'hôtel de la rue de la Pépinière et se fit conduire rue de la Michodière, dans un hôtel garni où logeait John Bird. L'honnête capitaine dormait de tout son cœur lorsque Venture se présenta.

— Eh bien, lui dit ce dernier, êtes-vous toujours prêt à enlever la petite dame ?

— Toujours.

— Vrai ?

— Je n'ai rien à refuser à mon capitaine.

— Bah ! si vous saviez quel est cette dame, peut-être...

— Eh bien ?

— Cette dame, dit Venture, est la Pignita du comte Artoff. John Bird jeta un cri.

— Voyons, fit Venture en riant, qu'en pensez-vous ?

— Mais s'écria John Bird, je pense que je vais tordre le cou au capitaine, pour le punir de m'avoir proposé une pareille besogne !

— Bah ! fit Venture, le comte Artoff attend mieux que cela.

— Et... qu'attend-il ?

— Que vous emmeniez sir Williams chez les sauvages, à la place de Baccarat. C'est le nom de la petite dame.

— Très bien, répondit sègmatiquement l'Anglais. Je n'ai rien à refuser au comte Artoff.

Venture emmena d'abord John Bird à l'hôtel Meurice, où il avait quelques menus objets à prendre.

Le bon serviteur avait sagement pensé que, puisque son maître provisoire était mort, il ferait bien de s'instituer de son autorité privée son légataire universel. Il monta donc à l'appartement de M. le marquis don Inigo de los Montes, força le secrétaire, y prit tout l'argent qu'il trouva, et rejoignit John Bird, qui l'attendait dans la rue.

Ce fut en ce moment que la veuve Fipart, qui faisait le

guet aux environs de l'hôtel Meurice, les aperçut, et on conclut un peu légèrement que le comte Artoff était mort.

De l'hôtel Meurice, les deux bandits se rendirent rue de la Pépinière.

On devine à présent tout ce qui s'était passé. Une heure après le départ de Rocambole, Venture et John Bird s'étaient présentés à la Vilette, chez la veuve Fipart, et lui avait enlevé l'enfant, qu'elle leur avait remis sans difficulté, croyant que c'était par ordre de sir Williams. Et le soir même le comte et Baccarat étaient partis pour le Havre avec John Bird, puis s'étaient embarqués à bord du *Bouler*.

Mais la veuve Fipart avait gardé le secret à son fils adoptif, et ni le comte, ni Baccarat, ni John Bird ne supposèrent un moment que Rocambole vivait encore.

Quant à Venture, il toucha ses cent mille francs et partit pour Londres. Il avait, pour des raisons à lui connues, plus de confiance dans les Rentes anglaises, et il allait placer ses fonds sur l'Etat britannique.

CXVI

Nous avons laissé le comte Armand de Kergaz et Rocambole l'épée à la main, éclairés par les torches des serviteurs du manoir.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec furie, et, tout d'abord, l'impétuosité du comte fut telle, que Rocambole dut renoncer à faire usage sur-le-champ de la botte secrète. Pendant deux minutes environs, Rocambole ne put que parer les coups terribles que lui portaient Armand. M. de Kergaz était de première force à l'épée, et l'élève de sir Williams comprit qu'il avait une rude besogne. Cependant l'extrême agilité de Rocambole, qui se pliait, rompait, avait de brusques retraites de corps, semblait lui donner un certain avantage. En outre, le drôle était parfaitement de sang-froid, tandis que M. de Kergaz exaspéré avait perdu tout son calme.

Rocambole adopta le système le plus sage en pareil cas. Il opposa une résistance passive à l'impétuosité fongueuse de son adversaire, épiant l'occasion, attendant que celui-ci fit une faute assez grave pour lui permettre, à lui Rocambole, de porter le terrible coup des mille francs.

Insensiblement, le terrain du combat s'était déplacé. Armand poussait vigoureusement le prétendu marquis, et celui-ci rompait à mesure, rompait toujours. Quelquefois même, il rompait avec tant de précipitation, que M. de Kergaz tâchait de fureur et craignait qu'il ne voulût lui échapper.

— Ah ! lâche ! s'écria-t-il à un certain moment où Rocambole venait de faire un saut en arrière au lieu de rompre méthodiquement d'un pas, ah ! lâche ! tu fuis !

Et il se fendit imprudemment et se découvrit.

Rocambole esquivait l'épée en se jetant de côté, et porta sa fameuse botte ; mais M. de Kergaz rovia brusquement à la parade et la botte fut esquivée par lui, comme elle aurait pu l'être par le professeur qui l'avait démontrée à Rocambole.

— Ah ! traître, murmura Armand, tu joues le jeu italien ! heureusement je le connais.

Et M. de Kergaz pressa Rocambole, déconcerté et tout abasourdi de voir son secret possédé par son adversaire ; il le poussa jusqu'à la haie qui séparait le parc du jardin, et là, comme il ne pouvait rompre davantage, comme d'ailleurs l'élève de sir Williams perdait insensiblement son calme et sa présence d'esprit depuis que la botte avait été parée, il fut atteint on pleine poitrine et cloué contre un arbre.

Rocambole jeta un cri, laissa échapper son épée et tomba baigné dans son sang.

La vue de son adversaire se roulant sur le sol et perdant son sang par une large blessure éteignit la colère d'Armand. Il jeta son épée, se pencha sur Rocambole, banda la plaie avec son mouchoir, et donna des ordres pour que le blessé fût sur-le-champ transporté dans un bâtiment voisin du château.

Deux minutes après, en effet, Rocambolo, blessé, évanoui, était couché sous ce toit où il avait voulu semer le deuil une heure auparavant ; un valet montait à cheval pour aller chercher un médecin, et le comte de Kergaz, oublieux des injures, s'installait au chevet de cet homme qui s'était fait l'instrument de son plus cruel ennemi.

Quand il revint à lui, Rocambolo vit le comte de Kergaz assis à deux pas de son lit, et il devina sur-le-champ tout ce qui s'était passé. Auprès du comte se trouvait un homme vêtu de noir et cravaté de blanc, que Rocambolo jugea être un médecin ; tous deux causaient à voix basse. Cependant, le blessé entendit ce qu'ils disaient :

— Ainsi, docteur, la blessure est grave ? interrogea M. de Kergaz.

— Très grave, monsieur le comte.

— Peut-il en mourir ?

— Je le crains.

La peur s'empara de Rocambolo. Il ne voulait pas mourir.

Le comte s'approcha du lit, vit le blessé les yeux ouverts, et fit un signe imperceptible au docteur.

Ce signe voulait lui recommander sans doute le silence.

Le docteur s'approcha à son tour, prit la main du faux marquis, constata qu'il avait la fièvre et entraîna de nouveau M. de Kergaz dans une embrasure de croisée, où il se reprit à causer avec lui.

— Tonnerre et sang ! pensa Rocambolo, qui sentit un courroux terrible s'animer dans son cœur contre sir Williams, si je dois mourir, au moins je mourrai vengé. Je démasquerai cet homme, en qui j'ai eu une foi si aveugle que je vais en mourir.

A partir de ce moment, la terreur de la mort et une sourde irritation s'emparèrent du blessé et atteignirent chez lui des proportions inouïes. Il se sentit naître au fond de l'âme une haine féroce pour sir Williams ; et, comme le comte s'approchait et lui demandait avec bonté :

— Comment vous sentez-vous, monsieur ?

— Monsieur le comte, répondit-il, je voudrais être seul avec vous pendant une heure ; je voudrais vous confier au plus vite un secret que je ne veux pas emporter dans la tombe.

Le comte fit un signe au docteur, qui sortit, et il demeura seul au chevet du blessé ; puis il regarda le marquis don Inigo.

— Parlez, monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Monsieur le comte, dit alors le faux marquis, j'ai entendu votre médecin vous affirmer tout à l'heure que je mourrai des suites de ma blessure, et je ne veux pas mourir sans que vous sachiez qui je suis, et quel est le motif secret de ma conduite.

Le comte eut un geste d'étonnement.

— Je ne m'appelle point le marquis don Inigo, je ne suis pas Brésilien, et j'ai capté la confiance de votre ami M. Urbain Mortonnet du Havre.

— Qui donc êtes-vous ? demanda le comte.

— J'ai été l'instrument, le bras, l'agent actif d'un homme que j'appellerai pour le moment sir Arthur Collins.

Armand tressaillit.

— Je crois avoir entendu prononcer ce nom, dit-il.

— C'est moi qui, sous le nom de vicomte de Cambolh, me suis battu avec M. Fernand Rocher.

— Vous ?

— Moi qui, avec l'aide de sir Arthur Collins, le fit transporter rue Moncey, dans l'ancien hôtel de la Baccarat, où il fut reçu par Turquoise. Or, savez-vous, monsieur le comte, quel était ce sir Arthur Collins ?

Le comte, stupéfait, regardait le blessé.

— C'était un homme qui voulait ruiner M. Fernand Rocher, le déshonorer en jetant aux genoux de sa femme le jeune comte de Château-Mailly.

— Mais, monsieur, interrompit Armand, qui ne connaissait pas le dernier mot de cette histoire, car, sur l'oracle de Baccarat, tous avaient gardé le silence vis-à-vis de lui, que me dites-vous donc là ?

— Attendez, reprit Rocambolo. Un soir, une nuit plutôt, un autre homme que vous connaissez, Léon Rolland, conduit par moi, pénétra dans la chambre de la Turquoise, qu'il aimait et y trouva Fernand Rocher. Au moment où il entra, la Turquoise souffla les bougies. Léon ne reconnut pas Fernand et se jeta sur lui armé d'un couteau. Heureusement pour lui, une femme qui nous poursuivait tous deux, sir Arthur Collins et moi, apparut un flambeau à la main.

— Baccarat, sans doute ? exclama le comte.

— Oui, fit Rocambolo d'un signe. Le plan habilement conçu par sir Arthur Collins s'écroula, et celui-ci n'eut que le temps de prendre la fuite.

— Mais, s'écria M. de Kergaz, qu'est-ce donc que ce sir Arthur Collins dont vous me parlez ?

— Attendez, monsieur le comte, attendez. Sir Arthur avait rêvé de vastes combinaisons et m'y avait associé. J'étais son instrument. Un jour, il imagina de faire assassiner la marquise Van-Hop par son mari, dans un accès de fureur jalouse, afin de rendre le marquis libre et de lui permettre d'épouser plus tard sa cousine indienne Daï-Natha.

— Comment ! dit le comte, cette jeune femme qu'on a trouvée morte dans son hôtel aux Champs-Élysées ?

— Auprès d'un jeune homme baigné dans son sang, mais respirant encore.

— Oui, son amant, qu'elle avait assassiné, dit-on ?

— Erreur ! monsieur le comte. Ce jeune homme, c'était moi, et la main qui m'avait frappé était celle de sir Arthur Collins.

Alors Rocambolo, à qui la mort semblait accorder un délai pour qu'il eût le temps de compléter ses aveux, Rocambolo raconta tout au long ce drame que nous déroulions naguère, et dont Baccarat avait précipité le dénouement.

Seulement, le blessé continuait à désigner Andrea sous le nom de sir Arthur Collins. Pourtant un vague soupçon commençait à envahir le comte, une lueur indécise encore se faisait dans son esprit.

— Mais enfin, monsieur, fit-il avec impatience, quel était donc sir Arthur Collins, et d'où venait-il ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Permettez-moi de continuer. Quand sir Arthur eut vu échouer ses deux premières combinaisons, il voulut essayer d'une troisième. Celui-ci vous touchait de près, monsieur le comte, comme vous allez le voir à tort ou à raison, sir Arthur s'était imaginé que si, par suite d'un événement quelconque, madame la comtesse de Kergaz devenait veuve, elle finirait par se remarier...

Le comte de Kergaz tressaillit, et la lueur qui se faisait depuis un instant dans son cerveau se prit à grandir.

— Monsieur le comte, poursuivit Rocambolo, sir Arthur voulait épouser votre veuve, et il m'avait chargé de vous tuer.

Armand jeta un cri.

— Jamais, poursuivit le blessé, je n'ai été épris de madame de Kergaz ; jamais je n'ai levé les yeux jusqu'à elle pour mon compte.

— Mais alors, ce duel avec mon frère Andrea ?... murmura Armand d'une voix tremblante.

— Monsieur le comte, dit Rocambolo, regardez-moi bien, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Non, dit Armand.

— Vous souvient-il de Bougival ?

Armand tressaillit.

— Et d'une nuit où vous m'avez appuyé un poignard sur la gorge ?

Ces mots furent un trait de lumière pour Armand.

— Rocambole! murmura-t-il.

— C'est moi qui conduisais votre chaise de poste, le jour où vous trouvâtes sur la route du château de Maguy votre frère Andrea, exténué et mourant.

Et comme M. de Kergaz laissait échapper un geste de surprise, Rocambole ajouta :

— Sir Arthur Collins s'était appelé autrefois sir Williams ; sir Williams, vous le connaissez maintenant, c'était M. le vicomte Andrea.

— Oh ! fit Armand d'une voix étouffée.

— C'est lui qui m'a fait apprendre pendant trois mois, à votre intention, cette botte italienne que vous avez parée ; lui qui, il y a deux heures, m'a, de l'extrémité du parc, indiqué mon chemin.

— Oh ! l'infâme ! murmura M. de Kergaz accablé.

— Et il se souvint alors que Baccarat, un soir, était venu lui dire : " Andrea est un traître ! " et qu'il l'avait repoussé en lui disant : " Andrea est un saint ! " Le voile qui pesait sur les yeux de M. de Kergaz se déchirait enfin, et dès lors il comprit tout entière cette œuvre patiente de vengeance que le génie de sir Williams avait rêvée, conduite, et que la Providence seule renversait au dernier moment.

— Monsieur le comte, acheva Rocambole, si vous doutiez encore, je pourrais vous donner une preuve authentique, irrécusable.

— Parlez, dit le comte.

— Cette preuve, poursuivit Rocambole, tenez, je vais vous la vendre.

Armand le regarda, stupéfait.

— Ce n'est point le repentir qui a dicté mes aveux, continua Rocambole avec cynisme, c'est la vengeance. Au moment de mourir, je suis prêt à haïr cet homme en qui j'avais foi, et je n'ai pas voulu mourir seul... comprenez-vous ?

— Eh bien ? dit le comte.

— A l'heure qu'il est, Baccarat court un danger pire que la mort. Si je parle, vous la sauverez des mains de sir Williams ; si je me tais, elle est perdue.

— Parlez donc alors ! exclama le comte vivement ; que vous faut-il ?

— Votre parole que si le médecin s'était trompé, et que si ma blessure n'était point mortelle, vous me pardonneriez et ne me livreriez point à la justice.

— Foi de gentilhomme, monsieur, répondit le comte gravement, je vous jure que vous sortirez de chez moi librement.

— Et, ajouta Rocambole qui songeait toujours à l'avenir même en présence de la mort, vous me donerez cent mille francs et un passe-port pour l'Angleterre ?

— Soit, parlez.

Rocambole, s'était fait sur-le-champ ce raisonnement fort simple, qu'il aurait cent mille francs d'Armand s'il revenait à la santé, lesquels, réunis aux cent mille francs du comte Artoff, lui constitueraient dix mille francs de rente, ne vit plus aucun inconvénient à livrer le dernier secret de sir Williams, et il dit à Armand tout ce qu'il savait des projets de vengeance d'Andrea contre Baccarat, en ce moment à bord du *Fowler*.

Cette dernière révélation fit bondir M. de Kergaz, et lui rendit toute son énergie.

— Un cheval ! s'écria-t-il en tirant violemment un cordon de sonnette, qu'on me selle un cheval !

Et dix minutes après, en effet, Armand et quatre serviteurs armés galopèrent sur la route de Saint-Malo.

— Bon ! pensa Rocambole, que la terreur de la mort rendait féroce pour son maître, tu vas passer un joli quart d'heure, sir Williams... et je ne mourrai pas seul !

XXVII

Retournons maintenant à bord du *Fowler*.

La vue du comte, que sir Williams croyait si bien tombé depuis cinq jours sous le poignard de Venture, bouleversa

toutes les idées du baronnet et lui fit perdre la tête. Ce magnifique sang-froid qui caractérisait sir Williams, et lui avait fait envisager sans pâlir les plus critiques situations, s'évanouit. Il regarda Baccarat, et, dans son attitude, se peignit une espérance, un espoir impossible à décrire. Le comte Artoff à bord du *Fowler*, c'est-à-dire en relations avec John Bird, sir Williams l'avait deviné sur-le-champ, c'était sa porte. On lui avait tendu un piège, et John Bird, fidèle au comte qui avait sauvé sa maîtresse des flammes, John Bird n'était plus pour lui. Il y eut un moment de silence funèbre parmi ces trois personnages.

L'œil rivé au parquet, dans l'attitude d'un homme frappé de la foudre, sir Williams ne songeait pas à fuir, à faire usage de son poignard qui ne le quittait jamais, à se précipiter enfin sur Baccarat et à satisfaire sa vengeance en l'étrouglant. Sir Williams, de sang-froid, eût certainement pris un des trois partis, mais il n'avait plus de sang froid, il avait perdu la tête, et, comme tous les grands scélérats, il devenait lâche en face d'un malheur inévitable.

— Monsieur le vicomte Andrea, dit Baccarat lentement, d'une voix calme, ferme, et qui semblait être celle de la destinée, tant elle était solennelle, monsieur le vicomte Andrea, l'heure du châtement vient de sonner pour vous, terrible et inexorable.

Et comme ces paroles semblaient arracher sir Williams à sa prostration, comme il relevait la tête, retrouvait un reste d'audace et d'énergie, et se sentait dominé par l'instinct de la conservation, le comte Artoff l'enlaça d'un bras nerveux lui appuya un poignard sur la gorge et le réduisit à l'impuissance.

— A moi !... au secours !... à l'assassin !... John Bird !... à moi, mon fidèle John Bird ! hurla sir Williams d'une voix étouffée, et sans avoir pu faire usage de son poignard qu'il avait tiré à demi du fourreau.

Mais le comte Artoff avait la force herculéenne des races du Nord ; il renversa sir Williams sous ses pieds, lui appuya un genou sur la poitrine et le maintint immobile sous lui.

Alors Baccarat continua :

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, vicomte Andrea, votre fatale passion pour Sarah a été la pierre d'achoppement qui devait vous faire trébucher. Pour enlever Sarah, vous avez eu besoin de John Bird et de votre complice Rocambole. Ce dernier armé contre le comte le bras de Venture, l'ancien valet de madame Malassis, et Venture vous a trahi...

Sir Williams écumait de rage.

— John Bird, poursuivit Baccarat, a été un misérable comme vous ; mais il avait dans la poitrine un cœur reconnaissant, il avait aimé, et comme le comte avait sauvé celle qu'il aimait, il n'a point hésité à suivre le comte, à se dévouer pour lui et à désertir votre cause. Comprenez-vous ?

Sir Williams blasphémait sous le genou du comte, qui lui dit :

— Tu demandes en vain du secours, misérable, nul ici ne viendra à ton aide, nul ne te défendra, nul n'aura pitié de toi, qui n'as eu pitié de personne... Sir Williams, sir Arthur, Andrea, de quelque nom que tu te nommes, je te le répète, l'heure du châtement a sonné pour toi.

Sir Williams comprit qu'il était perdu, que nul ne viendrait à son secours.

— Grâce ! murmura-t-il.

Un sourire, rempli d'une poignante ironie, glissa sur les lèvres de Baccarat.

— M'aurais-tu fait grâce, demanda-t-elle, si j'avais été, comme tu l'es en ce moment, au pouvoir de celui que tu croyais ton âme damnée ?

Un accès de rage s'empara de sir Williams, réduit à l'impuissance.

— Non ! s'écria-t-il, non ! non !

— Eh bien, reprit Baccarat, si ce n'était que moi seule que tu eusses poursuivie, si seule j'avais à me plaindre de toi, pour être te pardonnerais-je encore...

Un frisson d'espérance courut dans les veines de sir Williams. Sa fureur s'apaisa un moment et fit place à une sorte d'anxiété suppliante, qui se peignit dans son regard, tourné vers Baccarat. Mais son espoir fut de courte durée.

Baccarat reprit :

— Sir Williams, ce n'est pas moi seule, ce n'est pas même le comte Artoff qui vous condamne, ce sont tous ceux que vous avez poursuivis si longtemps de votre haine implacable.

— Voyez plutôt... voyez vos juges!

Et comme elle prononçait ces paroles, il se fit un grand bruit derrière le comte, qui tenait toujours Williams immobile sous son poignard, et le força alors à se retourner...

Une de ces cloisons qui séparent, à bord des navires, les cabines, venait de s'écraser ou plutôt de glisser sur des rainures invisibles, démasquant une pièce à peu près semblable à celle où se trouvaient ces personnages. Et voici que l'œil épouvanté de sir Williams aperçut :

Cette pièce, qui n'était autre que celle qu'on nomme à bord le carre des officiers, avait été tendue de noir. Une banquette, couverte d'un drap de même couleur, y servait de sièges à une demi-douzaine de personnes également vêtues de noir.

La première était le marquis Van-Hop.

À la droite du marquis se trouvait le jeune comte de Châteaun-Mailly, à sa gauche M. Fernand Rocher.

Dorrière eux, un quatrième personnage se trouvait entre deux femmes, ou plutôt entre une femme et une jeune fille: c'était Léon Kolland. La femme riait et pleurait à la fois, manifestant tous les indices de la folie: c'était Tarquoise. La jeune fille versait des larmes silencieuses et paraissait comprendre par avance la scène terrible qui allait avoir lieu: c'était Sarah.

— Sir Williams, dit alors Baccarat, vos victimes sont devenues vos juges, elles se sont converties en tribunal, et vont prononcer sur votre sort.

— Grèce! répéta sir Williams, que l'épouvante de la mort rendit tout à fait humble et lâche.

Baccarat regarda alors le tribunal, et dit d'une voix forte :

— Si parmi vous quelqu'un veut faire grâce à cet homme, qu'il lève la main.

Une seule main se leva. C'était celle de la petite juive.

— Sir Williams, dit Baccarat, l'enfant que tu as voulu déshonorer vient de te sauver la vie. Tu ne mourras point.

Un rugissement de joie s'échappa de la poitrine du monstre.

— Mais, ajouta Baccarat, il faut que tu sois châtié, et nous avions prévu le cas où ta vie infâme et souillée serait rachetée par la prière de l'innocence.

Et Baccarat alla prendre place sur le siège tendu de noir, et ce fut alors le comte qui prit la parole :

— Nous sommes ici en pleine mer, dit-il; l'homme qui commande ce navire est roi à son bord, ses matelots lui obéissent comme des esclaves et sa vol. est la leur. C'est toi-même, infâme, qui as imaginé ton supplice. Andrea, continua le comte Artoff, le *Foudre* te dépêchera dans trois mois sur quelque plage déserte des îles Marquises ou de l'Australie; mais comme tu es réellement le génie du mal, comme les ressources de ton esprit sont infinies, comme tu pourrais échapper aux Caraïbes puis revenir en Europe et y rêver quelque nouvelle tentative de vol, de meurtre et de pillage; comme il faut briser les dents et les ongles de la bête fauve à qui on fait grâce de la vie, si on ne veut point avoir à la redouter encore, tu vas être réduit, toi le fort, toi le hardi, à l'impuissance d'un vieillard ou d'un enfant.

Et tandis qu'il parlait ainsi, le comte Artoff jeta une exclamation dans une langue inconnue, et la porte de la cabine s'ouvrit de nouveau; et le misérable, épouvanté, vit apparaître les deux hommes qui s'étaient montrés à Rocamboles quelques jours auparavant et l'avaient jeté dans la Merne. Ces deux Cosaques n'entendaient pas un mot de français, et considéraient le comte

comme un maître souverain dont tous les désirs devaient être exécutés sur l'heure.

L'un d'eux tenait à la main un pistolet.

L'autre était armé d'un instrument qui fit frémir sir Williams plus que cette arme à feu qu'il venait d'apercevoir. Cet instrument était un rasoir. A quel supplice mystérieux était donc condamné cet homme à qui cependant on faisait grâce de la vie?

Ces deux hommes s'emparèrent de sir Williams.

En même temps, le comte alla s'asseoir à son tour sur la banquette où siégeait l'étrange et mystérieux tribunal, et il reprit :

— Sir Williams, vous avez été beau, vous avez eu le regard fascinateur, et sous l'empire de ce regard les femmes se sentaient troublées jusqu'au fond du cœur; et les bandits que vous recrutiez avaient en vous une foi aveugle. Vous aviez l'éloquence railleuse de l'esprit du mal, vous blasphémiez en souriant, vous prononciez des arrêts de mort d'un ton moqueur. Désormais vous ne pousserez plus que des sons inarticulés, et vous serez un objet d'horreur pour l'univers entiers.

Et le comte allait lever la main et faire un signe au deux Cosaques pour leur enjoindre sans doute d'exécuter ce mystérieux et terrible châtement auquel sir Williams était condamné, lorsque John Bird fit irruption dans la cabine en s'écriant :

— Hâtez-vous, on vient!

— Qui? demanda Baccarat.

— Je ne sais pas, répondit John Bird. Mais quatre hommes sont dans une barque avec des torches et nagent vigoureusement vers le navire. Un matelot breton que j'ai à bord, et qui vient de braquer sur l'embarcation une lunette d'approche, prétend que, à leur costume, on reconnaît des hommes du pays de Vannes.

— C'est le comte de Kergaz! s'écria Baccarat.

Ce nom réveilla chez sir Williams anéanti cet instinct de vengeance féroce qui l'avait constamment guidé.

— Non! non! vociféra-t-il, ce n'est pas Armand, Armand est mort!

Ces mots firent un coup de foudre pour les assistants, et le jeune Russe ne songea point à lever le bras et à faire le signal convenu.

Un moment sir Williams retrouva son énergie de bête fauve. Peut-être même que s'il n'eût été qu'aux mains du comte Artoff et de Baccarat, il eût pu leur échapper, tant était grande la stupor que venaient de produire ces mots: "Le comte est mort!" Mais les Cosaques ne savaient pas le français, et il continuèrent à maintenir le prisonnier immobile, attendant que leur maître fit un signe.

— Oui, oui, répéta sir Williams avec un accent étrange où se révélaient toute sa haine; Armand est mort à cette heure! mort d'un coup d'épée, mort frappé par Rocamboles, qui s'est sauvé du fond de la Merne, et je l'ai laissé, il y a deux heures, franchissant la haie du parc de Kerloven pour aller tuer Armand de Kergaz!... Mutilez-moi maintenant; défigurez-moi, que m'importe! L'homme que je haïssais comme les ténédres abhorrent la lumière n'est plus qu'un cadavre!

— Ah! misérable! s'écria Baccarat, si tu as dit vrai, ce n'est plus la mutilation, c'est la mort qui t'attend!

Et elle s'élança hors de la cabine et monta sur le pont. Là, elle arracha la lunette des mains du matelot de vigie et la braqua sur l'embarcation.

Soudain elle jeta un cri de joie. Le canot, éclairé par un falot placé à l'avant, n'était plus qu'à quelques brasses, et, dans ce canot, Baccarat venait d'apercevoir Armand.

— Ah! sauvé! sauvé! murmura-t-elle.

Et elle redescendit dans la cabine et cria à sir Williams :

— Tu t'es trompé, bandit! Armand n'est pas mort... il est dans le canot... il vient... Mais il arrivera trop tard pour implorer ta grâce...

Et tandis que Baccarat achevait, le comte Artoff fit un geste; et, à ce geste, la cloison courut de nouveau dans les rainures,

et sir Williams et ses bourreaux se trouvèrent séparés de Baccarat; car les juges qui venaient de condamner ne devaient point assister au supplice.

Presque au même instant, M. de Kergaz s'élançait sur le pont du *Fouler* le pistolet au poing, résolu à disputer, avec l'aide de ses serviteurs, Baccarat à sir Williams et à John Bird. Mais il recula stupéfait, car la première personne qu'il aperçut ce fut elle.

Baccarat était libre et elle lui disait d'une voix émue :

— Monsieur le comte, Dieu est pour nous.

— Andrea... où donc est-il, l'infâme? s'écria Armand.

— À cette heure, répondit Baccarat, Dieu punit. Venez, ajouta-t-elle.

Elle l'entraîna dans l'intérieur du navire, et le fit entrer dans cette salle où ceux qui venaient de condamner sir Williams se trouvaient encore. Tous écoutaient, frissonnants, car la cloison s'était refermée, les séparant de sir Williams, aux mains de ses bourreaux.

Armand de Kergaz, pâle, le front baigné d'une sueur glacée, entendit des hurlements affreux qui paraissaient bien mieux provenir d'une bête féroce que sortir d'une gorge humaine. Une lutte atroce, inouïe, avait lieu sans doute entre sir Williams et ses bourreaux.

Un moment la pitié, et peut-être cette voix mystérieuse du sang à laquelle deux fois déjà le comte avait obéi, s'élevèrent de nouveau dans son cœur :

— C'est mon frère!... murmura-t-il en regardant Baccarat.

Mais au même instant les hurlements s'éteignirent soudain; puis la détonation d'une arme à feu se fit entendre.

— Mort! s'écria Armand.

— Non, répondit Baccarat, mais regardez.

Et, de nouveau, la cloison glissa sur ses rainures et M. de Kergaz recula d'horreur à la vue de l'être hideux qu'il avait devant lui... Ce n'était plus le beau, le séduisant sir Williams au regard fascinateur; c'était une horrible créature dont le visage n'était qu'une plaie violacée, dont l'œil était éteint, le front calciné, et dont la bouche vomissait un flot de sang... Le pistolet, chargé à poudre seulement, avait servi à obtenir cet épouvantable résultat. Quant au rasoir, il avait coupé la langue à cet homme, dont l'infâme éloquence avait entraîné vers le crime presque tous ceux à qui elle s'était adressée.

Quand les premières clartés de l'aube glissèrent sur la mer, tandis que Baccarat et ses compagnons regagnaient la terre dans un canot, le *Fouler* levait l'ancre, emportant vers les terres australes sir Williams le mutilé.

EPILOGUE

I

Il y avait un mois environ que le *Fouler* avait levé l'ancre et mis le cap sur l'Australie.

Un soir, à la nuit tombante, une voiture de place s'arrêta dans le faubourg Saint-Antoine, devant la porte de notre ami Léon Rolland.

Les ateliers de l'ébéniste étaient fermés, et Léon était remonté auprès de Cerise. Depuis six mois, c'est-à-dire depuis ce jour heureux et fatal à la fois où Fernand Rocher et Léon s'étaient rencontrés et reconnus chez Turquoise, le bonheur et le calme étaient revenus dans le modeste intérieur de la belle et vertueuse Cerise.

Au moment où la voiture s'arrêtait à la porte et tandis qu'une femme vêtue de noir et voilée en descendait, madame Rolland, assise sur un petit canapé, tenait son jeune enfant sur ses genoux, et passait dans sa blonde chevelure ses jolis doigts effilés. Léon, assis à deux pas, contemplait avec amour ce groupe charmant de l'enfant et de la mère. Cerise lutinait son enfant et riait avec lui. La vieille mère, assise dans un coin, s'était endormie sur sa chaise.

— Mon amie, dit tout à coup Léon, il y a longtemps, ce me semble, que ta sœur n'est venue nous voir.

— C'est vrai, dit Cerise. Maintenant c'est presque toujours moi qui vais chez elle... Ma pauvre Baccarat, ajouta-t-elle, est triste à mourir depuis quelques jours. Jamais je ne l'avais vue ainsi.

— Qu'a-t-elle? fit Léon étonné.

— Je ne sais, murmura Cerise. Mais, à coup sûr, ce n'est plus son amour pour Fernand qui peut l'abattre ainsi...

Comme Cerise achevait, des pas résonnèrent sur le carré, un coup de sonnette se fit entendre, et l'unique bonne de Cerise annonça :

— Madame Charmet.

Cerise et Léon se levèrent avec empressement.

— Ah! te voilà, chère Louise, murmura madame Rolland en déposant son enfant sur un canapé et courant à Baccarat.

Baccarat mit un baiser au front de Cerise.

— Bonsoir, petite sœur, dit-elle d'une voix émue qui fit tressaillir Léon et sa femme.

Baccarat était pâle, maigre, sans que, cependant, sa merveilleuse beauté parût altérée.

— Chère petite sœur, reprit-elle, tu as dû me trouver bien oubliée depuis quelques jours; mais, que veux-tu? j'ai eu bien des intérêts à régler, bien des affaires embrouillées à tirer au clair.

Léon et Cerise étaient frappés de l'accent triste et voilé de Baccarat.

— Louise, murmura Cerise, tu nous caches un nouveau chagrin, et c'est mal, c'est bien mal à toi!

— Mais, je te le jure...

— Oh! tu as des larmes dans la voix, s'écria Cerise avec vivacité.

— Mon enfant, répondit Baccarat en pressant la jeune femme sur son cœur, sais-tu pourquoi je suis triste? C'est que je vais vous quitter.

— Nous quitter!

Et Cerise et Léon mirent toute leur âme dans cette exclamation.

— Oui, fit Baccarat d'un signe de tête.

— Nous quitter! répéta Cerise avec terreur. Mais où vas-tu, mon Dieu?

— Où allez-vous? dit Léon à son tour.

Baccarat s'assit et leur prit les mains à tous deux.

— Mes enfants, dit-elle, tant que ce mauvais génie qui vous poursuivait de sa haine a plané sur vous, je me suis trouvée là pour vous défendre, pour veiller sur vous à toute heure.

— Ah! firent les deux époux avec un élan d'affection et de reconnaissance, vous nous avez sauvés, vous avez été notre bonne étoile!

— Maintenant, reprit Baccarat, vous n'avez plus besoin de moi, mes chers enfants; le bonheur est assis à votre foyer; pourquoi viendrais-je l'attrister par le mélancolique visage d'une femme pour qui toute illusion est morte désormais.

— Mais où vas-tu? grand Dieu! s'écria Cerise.

— Loïn de Paris, dont le séjour me pèse et me navre... là-bas, en Bretagne, au bord de la mer.

— En Bretagne! fit Cerise étonnée.

— Oui, dit Baccarat: j'ai acheté un petit ermitage au fond d'un vallon, à quelques pas de la mer. J'ai besoin de solitude, et c'est là que j'irai vivre.

— Mais, murmura Cerise, pourquoi ne resterais-tu point auprès de nous?

— Paris me pèse! répéta-t-elle avec tristesse. Et puis elle ajouta:

— Tiens, si ton mari était bon, il te permettrait de m'accompagner, de venir assister à mon installation. Nous emménagerions ton enfant. Le grand air lui ferait un bien infini.

— Oh! de grand cœur! exclama Léon, qui se sentait les yeux pleins de larmes à la pensée que Baccarat abandonnait Paris.

— Eh bien, répondit madame Tharmet, alors fais demain matin tes préparatifs, nous partirons le soir même.

Les deux sœurs passèrent une heure ensemble, se tendant les mains et se regardant avec tristesse.

Cerise devinait qu'un nouveau orage grondait au fond du cœur de Baccarat, qu'une douleur nouvelle la torturait et elle n'osait l'interroger.

Baccarat éprouvait, en dehors de sa propre souffrance, comme une indéfinissable angoisse. Il lui semblait qu'elle venait pour la dernière fois dans la maison de sa chère Cerise.

Léon Rolland comprit que Baccarat voulait rester seule avec sa sœur; il descendit à l'atelier, tandis que la vieille mère allait coucher l'enfant qui s'était endormi.

— Ah! Louise, Louise, murmura la jeune femme en se trouvant seule avec Baccarat, tu me caches quelque chose, j'en suis bien certaine... Tu ne quitterais point ainsi Paris si tu n'avais pas...

Baccarat mit sa belle main sur les lèvres rouges de sa sœur.

— Tais-toi, enfant, dit-elle, je pars, je quitte Paris, parce que la mission que je m'étais imposée est remplie. J'ai démasqué et réduit à l'impuissance l'infâme Andrea. J'ai atteint le but, la lutte est finie, je n'aspire plus qu'au repos.

La voix de Baccarat était toujours émue, et ce fut en comprimant un sanglot qu'elle ajouta:

— J'ai aimé, j'ai souffert... Un jour Dieu m'a conduite au repentir par le chemin de l'amour. Un moment je me suis cru assez forte pour renoncer au monde, pour aller au milieu de la foule une vie presque monastique, pour passer, sans cesse, humble dame de charité, devant la maison de ceux que mon cœur a aimés, sans que, désormais, ce cœur se prit à battre... je me suis trompée.

— Mon Dieu! tu l'aimes donc toujours?

Un triste sourire vint aux lèvres de Baccarat.

— Non, dit-elle, je ne l'aime plus... mais je suis toujours femme.

Cerise ne comprit point ces paroles; mais, après cet aveu, Baccarat se leva vivement, pressa Cerise dans ses bras et lui dit:

— Ne me questionne pas... ne me demande rien... adieu, à demain!... Non... plus tard... un jour je te dirai tout, fit Baccarat d'une voix étonnée, adieu!

Et elle s'en alla, après avoir obtenu de Cerise la promesse qu'elle serait prête à partir le lendemain.

En sortant de chez sa sœur, Baccarat remonta dans sa voiture de place, et dit au cocher:

— Menez-moi rue de la Pépinière.

Elle allait chez le comte Artoff.

La jeune Russe avait écrit deux heures avant à Baccarat une lettre conçue en ces termes:

"Ma chère amie,

"Un coup de foudre m'arrive ce matin, sous forme de pli cacheté portant le timbre de Saint-Petersbourg. Vous le savez, je suis Russe, sujet du tsar, et le tsar, mon gracieux souverain, a d'impérieuses volontés.

"Or, vous le savez, la noblesse moscovite est soumise à l'obligation de rentrer en Russie au moins tous les deux ans, si elle a obtenu la permission de voyager.

"J'ai un peu trop oublié en France que j'étais colonel de cavalerie à Saint-Petersbourg, et un ordre de l'empereur me rappelle.

"Dois-je obéir sur-le-champ ou demander une prolongation de congé?

"Venez ce soir prendre une tasse de thé avec moi.

"Comte ARTOFF."

Cette lettre avait étonné, ému Baccarat.

Depuis trois mois, le comte n'était-il point son compagnon, son confident, son ami fidèle et dévoué, l'homme qui lui avait obéi aveuglément dans cette lutte contre sir Williams où elle l'avait entraîné? Le départ du comte, c'était pour elle un coup de foudre, et peut-être était-il la cause de cette brusque résolution qu'elle venait de prendre elle-même de quitter Paris et d'aller s'ensevelir vivante dans un pli des falaises bretonnes.

Lorsqu'elle arriva rue de la Pépinière, le comte Artoff était absent.

— M. le comte est sorti, lui dit le valet de chambre, mais il supplie madame de l'attendre au salon.

Baccarat se jeta dans une bergère et attendit, comme l'en priait le comte. Mais elle attendit en rêvant, en promenant un œil distrait et plein de larmes sur les objets qui l'entouraient et semblaient lui rappeler mille souvenirs.

Dans ce salon dont les croisées donnaient sur le jardin, dont la voluptueuse recherche d'ameublement disait l'immense fortune du comte, que d'heures charmantes elle avait passées en tête à tête avec lui...

— Mon Dieu! murmurait Baccarat en elle-même, mon Dieu! pourquoi voulez-vous donc que la femme soit faible éternellement? J'ai aimé, j'ai souffert, et je me suis réfugiée en vous... Pendant quatre années, j'ai voulu arracher de mon cœur cette passion coupable et sans espoir qui s'en était emparé, et, un jour, je me suis cru entièrement à vous... Oh! malheureuse et folle créature que j'étais!...

Une heure s'écoula pour la jeune femme dans cette solitude et cette absorption morale. Le comte ne revenait pas. Jamais, peut-être, Baccarat n'avait jadis attendu Fernand Rocher avec plus d'émotion. Enfin des pas se firent entendre, la porte du salon s'ouvrit, et la jeune femme, étonnée, vit entrer, non point le comte Artoff, mais Armand de Kergaz. Du reste, le comte n'était pas seul, il était suivi d'un personnage que Baccarat reconnut. C'était le marquis Van-Hop.

— Chère madame, lui dit Armand en lui baisant la main, notre jeune ami, le comte Artoff, vous prie de l'attendre quelques minutes encore.

— Ah! fit Baccarat étonnée de l'arrivée de ces messieurs, vous l'avez vu, messieurs, le comte?

— Il est en ce moment chez moi, répondit M. Van-Hop, il fait ses adieux à la marquise.

Ce mot adieux pénétra comme un coup de poignard au fond du cœur de Baccarat.

Armand s'assit auprès de Baccarat, lui prit la main et lui dit :

— Depuis que nous savons, le marquis et moi, ce que nous vous devons à vous et au comte Artoff, madame, nous nous sommes vivement intéressés au bonheur de ce noble jeune homme, et nous venons nous adresser à vous.

Baccarat tressaillit.

— Le comte Artoff, poursuivit Armand, doit et veut se marier. (Baccarat devint pâle et sentit un frisson lui parcourir tout le corps.) À ses yeux, son bonheur dépend de l'union qu'il projette, et vous seule pourriez vous y opposer.

— À Dieu ne plaise ! murmura Baccarat, qui, en ce moment, fut réellement héroïque de courage et de sang-froid.

— Madame, ajouta le marquis Van-Hop, M. de Kergaz et moi connaissons la femme que doit épouser le comte Artoff. Elle est, à nos yeux, digne de porter son nom, et nous serons les témoins de ce mariage.

— Ah ! fit Baccarat, dont tout le sang affluait au cœur, il se mariera en France ?

— Oui...

— Avant son départ ?

— C'est probable. Vous seule, je le répète, poursuivit Armand, pourriez empêcher ce mariage, et nous venons vous supplier, connaissant l'ascendant que vous avez sur l'esprit du comte, de n'en rien faire.

— Je vous le jure, répondit Baccarat avec émotion.

— C'est bien, nous avons votre parole, dit M. de Kergaz. Adieu, madame !

— Comment, fit Baccarat avec étonnement, vous partez ?

— Nous reviendrons dans une heure, répondit le marquis Van-Hop. Nous nous occupons du mariage de ce cher comte, et nous courons en ce moment chez madame de Kergaz.

Et ils sortirent, laissant Baccarat plongée dans une douloureuse stupéfaction.

Quelle était donc cette femme qu'allait épouser le comte Artoff.

II

Tandis que la scène que nous venons de décrire avait lieu à Paris, et que M. de Kergaz annonçait à Baccarat la prochaine arrivée du comte Artoff, un jeune homme, faible encore, et dont la pâleur trahissait de longues souffrances, se promenait au bras d'un domestique dans le parc du château de Kerloven.

C'était M. le marquis don Inigo de los Montes, ou plutôt notre vieille connaissance Rocambole. M. de Kergaz s'était montré vis-à-vis de lui ce qu'il était dans toutes les circonstances de sa vie, l'esclave de sa parole et le gentilhomme doué d'une exquise délicatesse. Du jour où il avait été blessé, en danger de mort, sous son toit, Rocambole avait été pour le comte non plus un ennemi, mais un des membres de cette grande famille humaine à laquelle M. de Kergaz avait voué son cœur et sa fortune. Les soins les plus empressés avaient été prodigués au blessé, de la vie duquel on avait désespéré longtemps. Puis, car la jeunesse est toujours énergique et lutte opiniâtrement avec le trépas, Rocambole était peu à peu revenu à la vie.

On le comprend, M. de Kergaz n'avait pas voulu, n'avait pas pu demeurer avec sa femme sous le même toit que celui qui y était venu dans l'intention d'y semer le déshonneur et le deuil. Il était reparti pour Paris avec Jeanne et son jeune enfant, laissant auprès du blessé un domestique de confiance et un médecin.

Pendant trois semaines, Rocambole n'avait pu quitter son lit. Cependant la blessure s'était fermée peu à peu, la vie était revenue abondante, et, un soir, vers quatre ou cinq heures, le médecin accorda à son malade l'autorisation de se lever. Cette autorisation fut accueillie avec joie, et ce fut avec l'empressement d'un enfant gâté que Rocambole descendit dans le parc

au bras d'un domestique, car sa marche était chancelante encore.

On touchait alors aux premières journées de septembre ; la soirée était tiède, embaumée, et l'air que respirait le blessé gonfla ses poumons et lui fit sentir bientôt qu'il était hors de danger et que l'heure n'était pas loin où il pourrait, quitter Kerloven. Or, pour Rocambole, quitter Kerloven, n'était-ce pas revenir à la liberté, et, qui mieux est, à la vie élégante qu'il avait menée pendant quelque temps, grâce à la protection de sir Williams ? Le comte Artoff avait souscrit un bon de cent mille francs. Armand de Kergaz avait promis la même somme ; tous deux étaient gens d'honneur, et les fripons de la race de Rocambole ne doutent jamais de la parole des honnêtes gens.

Tandis qu'il se promenait, appuyé sur le bras du serviteur, et tout enier à la joie de vivre, Rocambole, disons-nous, songeait déjà à reconstruire sa fortune ébranlée sur de nouvelles bases, et il s'adressait le discours suivant :

— Récapitulons mes comptes et faisons mon bilan. J'ai servi pendant une année sir Williams et ses combinaisons. Ses combinaisons ont échoué ; j'y ai gagné un coup de poignard et un coup d'épée, et si j'en suis revenu, c'est que probablement j'ai la vie chevillée au corps et que la Providence a sur moi des vues secrètes, voici mon passif. Maintenant, voyons l'actif : le comte Artoff a voulu me noyer, et il m'a donné cent mille francs ; le comte Armand de Kergaz m'a promis la même somme, de telle façon que ces deux messieurs se vengent de ce que j'ai voulu les tuer ou les faire assassiner en se cotisant pour me constituer dix mille livres de rente ; un actif qui dépasse de beaucoup le passif. Une seule chose m'inquiète... qu'est devenu sir Williams ?

Cette réflexion rendit Rocambole tout rêveur. En effet, il était dans une ignorance absolue sur le sort de son ancien chef.

Armand était revenu à Kerloven le lendemain de cette nuit terrible où sir Williams fut mutilé à bord du *Fowler*, et il avait gardé le silence, tant vis-à-vis de la comtesse que de Rocambole, à qui il s'était contenté de dire :

— Baccarat est sauvée ! Vous aurez vos cent mille francs.

Le jour suivant, le comte et la comtesse de Kergaz étaient partis. Or, Rocambole ne redoutait rien tant que la réapparition de M. le vicomte Andrea, lequel, il le sentait bien, ne lui pardonnerait pas sa seconde trahison.

— Pourvu, pensa-t-il, que ce philanthrope d'Armand n'ait pas eu encore la bêtise de pardonner !

Cette appréhension donnait la chair de poule à Rocambole. Sir Williams mort, Rocambole respirait, il avait la vie, il était plein d'espérance, il avait dix bonnes mille livres de rente qui ne devaient rien à personne. Sir Williams vivant, échappé aux mains de Baccarat et du comte Artoff, les seuls adversaires sérieux qu'il eût, selon Rocambole, tout redevenait incertain, subordonné au hasard.

— Il faut que j'en aie le cœur net, pensa-t-il.

Et il se résolut à questionner adroitement le serviteur commis à sa garde.

— Mon ami, lui dit-il, est-ce que vous avez toute la confiance de M. de Kergaz ?

— Oui, monsieur, toute. Je connais ses affaires comme les miennes.

— Ah !

Et Rocambole prit l'attitude humble et triste d'un grand coupable qui se repent.

— Alors, reprit-il, vous savez pourquoi je me suis battu ?

— Oui, monsieur.

— Et... vous me méprisez ?

— Le fait est, monsieur, répondit le vieux serviteur avec une franchise toute bretonne, le fait est que si M. le comte ne me l'avait pas ordonné, au lieu de vous soigner..

— Vous m'auriez tué, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.
— Eh bien, continua Rocambole, meroi de votre avou. Il me prouve que vous êtes dévoué au comte, et que vous serez homme à lui donner un bon conseil.

— Oh ! certes.

— Priez-le donc alors de se désser de son frère, le vicomte Andrea.

Un sourire qui fit tressaillir Rocambole glissa sur les lèvres du Breton :

— Monsieur le comte, dit-il, sait à quoi s'en tenir là-dessus et, d'ailleurs, M. Andrea n'est plus à craindre.

— Ah !

— J'étais avec M. le comte à bord du *Foudre*.

— Et... sir Williams ?

— Il a eu son compte.

Un immense espoir envahit le cœur de Rocambole.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Non...

Rocambole frissonna comme il avait espéré.

— Mais il est en route pour l'Australie.

— Tiens ! pensa l'élève de sir Williams, on l'aura confié à John Bird pour le conduire chez les sauvages aux lieux et place de Baccarat. C'est la peine du talion appliquée par avance. C'est égale, je préférerais qu'il fût mort.

Et Rocambole ne put s'empêcher de songer que sir Williams avait échappé déjà à de plus grands périls, et qu'il pourrait bien, durant la traversée, faire la paix avec John Bird. Mais le serviteur ajouta, comme s'il eût déviné les réflexions de Rocambole :

— Du reste, si M. Andrea revint jamais d'Australie, je le défie bien de raconter ses souvenirs de voyage.

— Pourquoi ?

Parce que, pour parler, il faut une langue et que...

Rocambole tressaillit.

— On lui a coupé la sienne, acheva le Breton.

Et il raconta naïvement alors à M. le marquis don Inigo de los Montes, qui l'écouta charmé, le supplice qu'avait subi sir Williams, désormais réduit à l'impuissance.

— Bon ! pensa Rocambole, décidément l'avenir est à moi.

En ce moment, il fut rejoint par le docteur qui le soignait.

— Docteur, lui dit Rocambole, comment me trouvez-vous ?

— Mais beaucoup mieux.

— Pensez-vous que je pourrais bientôt quitter le château et retourner à Paris ?

— Quand vous voudrez.

— Sans craindre une rechute ?

— Sans aucun danger.

— Demain par exemple ?

— Demain.

— J'ai hâte de toucher mes deux cent mille francs, pensa Rocambole.

— Monsieur, dit le domestique, M. le comte m'a remis pour vous une lettre lorsqu'il est parti, en me recommandant de vous la donner la veille ou le jour de votre départ.

— Eh bien, je pars demain, donnez...

Le domestique avait la lettre sur lui ; il la tira de sa poche et la tendit à Rocambole.

Le docteur, en homme discret, se retira un peu à l'écart. Rocambole prit la lettre et en rompit le cachet.

La lettre contenait ces quelques mots :

« Monsieur,

« J'ai toujours été et je serai toujours fidèle à ma parole. Cette lettre vous sera remise dans le cas où vous reviendriez à la santé, lorsque vous serez en état de quitter Kerloven. Je vous ai acnéte votre dernier secret cent mille francs, et les cent mille francs vous seront payés sur la présentation du bon ci-joint, soit à Paris chez mon banquier, soit à Saint-Malo chez M. L..., armateur et mon ami.

« L'homme qui vous avait constamment entraîné dans la carrière du crime est à jamais séparé de vous. Vous ne le retrouverez plus sur votre route.

« Repentez-vous, monsieur ; vous êtes jeune, intelligent, à l'abri du besoin désormais, et si le pardon de ceux que vous avez offensés peut vous engager à revenir au bien, croyez que tous nous vous pardonnons.

« Armand DE KERGAZ. »

Cette lettre toucha Rocambole.

— Ma parole, pensa-t-il, voilà réellement un gentilhomme, et ce ne sera jamais qu'à la dernière extrémité que je me laisserai aller dorénavant à la chagrinor.

Rocambole rentra au château et y fit ses préparatifs de départ.

Or, le hasard avait voulu que la chambre qu'il occupait depuis un mois fût précisément celle qu'avait occupée Andrea pendant son séjour à Kerloven.

En se mettant au lit, Rocambole, que, depuis huit ou dix jours on ne veillait plus, et qui, par conséquent, passait la nuit tout seul, Rocambole, disons-nous, fut assailli par une inspiration et un souvenir à la fois.

— Je me souviens, se dit-il, qu'un soir, il y a quatre ou cinq mois quand nous préparions cette malheureuse affaire de Van-Hop, je surpris sir Williams écrivant sur un calepin, ou plutôt y traçant des chiffres dont l'assemblage avait une signification. Or, c'était le moyen employé entre nous pour nos correspondances, et c'était ainsi que mes documents sur les affaires des Valets-de-Cœur étaient mis en ordre.

« — Que faites-vous là, mon oncle ? lui demandai-je :

« — J'écris mes papiers pour l'avenir. Si jamais je meurs, me dit-il, je te ferai mon héritier, et ce calepin te vaudra la fortune.

« Et il remit le calepin dans sa poche. »

— Or, sir Williams, incontestablement, était un homme de génie. Ah ! si j'avais les notes de sir Williams.

Et Rocambole poursuivit :

— De deux choses l'une : ou sir Williams les portait toujours sur lui, ce qui est peu probable, car enfin de pareilles notes sont trop précieuses pour qu'on risque de les perdre ; ou ces notes sont ici... Elle ne peuvent être ailleurs, car sir Williams a quitté Kerloven, persuadé qu'il y reviendrait le lendemain pour assister aux funérailles de son frère. Et la chambre où je suis était, m'a-t-on dit, celle qu'il occupait. Or, poursuivit Rocambole, un calepin comme celui de sir Williams n'est point une de ces choses qu'on laisse traîner dans un tiroir, au fond d'un meuble ou sur une table. S'il est ici, il est caché, et caché comme seuls les voleurs savent cacher, quelque chose voyons !

Et Rocambole, du fond de son lit, ajouta à son raisonnement cette réflexion réellement philosophique :

— C'est toujours la nuit qu'un avaré songe à enterrer son trésor. C'est donc la nuit que sir Williams a caché son calepin, si toutefois il l'a caché... Il était là où je suis... Cherchons donc des yeux, autour de moi, à quel endroit de cette pièce je m'arrêterais, si j'avais un trésor à enfouir...

Et Rocambole examina attentivement chaque meuble, chaque coin et recoin de la pièce. Tout à coup ses regards s'arrêtèrent et se fixèrent opiniâtement sur un vieux portrait de famille appendu au mur entre les deux croisées.

— Si le calepin est quelque part, se dit-il, il n'est certainement pas loin de ce portrait.

Et Rocambole bondit hors de son lit ; bien qu'il fût faible encore, l'espoir lui donnait des forces.

Rocambole monta sur une chaise, atteignit au portrait et le décrocha. Le portrait ne recouvrait aucune cachette pratiquée dans le mur, ainsi qu'on aurait pu d'abord le croire, et Rocambole reconnut en sondant le mur avec le poing.

Cependant ce portrait l'avait fasciné. Il le retourna, et s'aperçut enfin que, par derrière, il y avait une seconde toile superposée à la première. Il palpa de la main, rencontra une sorte de grossour occasionnée par un objet placé entre les deux toiles, et se convainquant bientôt que cet objet avait la forme d'un livre ou d'un portefeuille.

Rocambole était un garçon soigneux qui faisait tout avec méthode, et jugeait qu'un dégât inutile, même chez l'ennemi, était une action mauvaise et dépourvue d'intelligence. Il prit donc un canif, et avec les précautions minutieuses d'un *rentoi-jeur* ou d'un amateur de peinture qui aurait dans les mains un Veronèse ou un Rubens, il détacha la seconde toile par un des coins du cadre puis il fit glisser délicatement le corps étranger qui produisait l'aspérité, et se sentit frissonner de joie en reconnaissant le maroquin rouge du calepin de sir Williams.

— Foi de Rocambole ! murmura-t-il, j'ai réellement trop de chance ! Il m'arrivera bien certainement un malheur au premier jour...

Rocambole remit le portrait à sa place. Puis il se mit à feuilleter le calepin.

A mesure qu'il déchiffrait cette écriture mystérieuse, le front du jeune bandit semblait s'illuminer d'une auréole, son regard brillait. Il lut jusqu'à trois heures du matin ; car, malgré l'habitude qu'il en avait, il avait été souvent arrêté par les difficultés de ces hiéroglyphes de convention, et il souffla sa bougie en se disant :

— Je vais aller me faire oublier un peu, soit en Angleterre, soit en Allemagne, puis je reviendrai, et je considérerai ma fortune comme faite. Oh ! c'est que j'ai de l'ambition, moi, et je veux aller plus haut que mon pauvre maître sir Williams, moi, qui suis parti de plus bas.

Rocambole s'endormit, bercé par les plus doux rêves, dormit la grasse matinée, et partit le lendemain pour Paris.

A Paris, il alla modestement descendre chez la bonne veuve Fipart, qui le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Et, le jour même de son arrivée, il se présenta chez le banquier de M. de Kergaz et toucha son bon de cent mille francs.

III

Revenons à Baccarat.

Quand M. de Kergaz et le marquis Van-Hop furent partis, la pauvre femme se sentit atterrée et comme anéantie. Pour la première fois, peut-être, elle commençait à lire distinctement au fond de son cœur, et c'était avec une sorte d'épouvante qu'elle s'apercevait que ce long amour dont elle avait environné Fernand Bocher, amour qui avait été la cause première de son repentir, s'était calmé insensiblement, à mesure que son dévouement grandissait ; il avait fini par s'éteindre le jour où elle l'arracha au dernier péril dont le menaçait sir Williams.

Or, cet amour était à peine éteint qu'un autre était né. Ainsi l'on voit un rejeton vivace croître à la place de l'arbre déraciné.

Un jour le comte Artoff était rentré chez elle avec l'audace charmante de sa jeunesse, et il en était sorti respectueux, dévoué, docile aux conditions qui lui avait imposées cette femme qui croyait son cœur mort à l'amour. Pendant six mois, Baccarat avait cru qu'elle aimait le jeune Russe comme un frère plus jeune, et, insensiblement, ce premier sentiment s'était modifié... Elle s'était avoué, la veille, qu'elle commençait à l'aimer d'amour...

Depuis dix minutes, elle frissonnait en s'apercevant qu'elle était bien toujours la pauvre Madeleine dont le cœur ne peut rester vide... Et comme elle avait, jadis, éprouvé d'horribles angoisses, lorsqu'elle apprit que Fernand épousait mademoiselle de Beaupréau, elle se sentit mourir en songeant au prochain mariage du comte Artoff. Et pourtant Baccarat, maintenant, était chrétienne, elle avait appris à s'effacer toujours.

Elle était absorbée dans ses réflexions, lorsque le pas du comte retentit dans la pièce voisine. Ce pas, Baccarat le reconnut aux pulsations précipitées qui agitérent soudain son pauvre cœur. Elle devint pâle comme la mort et, quand la porte s'ouvrit, elle ne put se lever du siège où elle était assise, et sentit que ses jambes refusaient de la porter.

Le comte était seul. Il vint à Baccarat avec empressement, lui baisa la main et demeura debout devant elle, au lieu de s'asseoir, comme il avait coutume de le faire.

Baccarat avait déjà, en femme énergique et forte qu'elle était, dominé son émotion, et elle était redevenue calme. Elle eut même le courage de regarder le comte avec son beau sourire un peu triste, de le menacer du doigt d'un air mutin, et de lui dire :

— Ah ! vous venez de faire votre cour à la marquise de Van-Hop...

— Madame, répondit le comte, je suis allé consulter la marquise sur l'acte le plus important de ma vie.

Le sourire disparut des lèvres de Baccarat, et son pauvre cœur se reprit à battre.

— Madame, poursuivit le comte, j'étais venu en France, il y a un an, avec le pressentiment que j'y rencontrerais une femme noble et bonne, intelligente et forte, à qui je donnerais mon nom... Ce pressentiment était fondé.

— Monsieur le comte, répondit Baccarat émue, la femme que vous aurez devra être heureuse et sûre entre toutes, car vous êtes un noble cœur.

— Croyez-vous ? fit-il, croyez-vous qu'elle sera heureuse ?

— Oh ! certes...

Et Baccarat prononça ce mot, qui lui brisait l'âme, avec un courage héroïque.

— Croyez-vous, poursuivit le jeune Russe, que la femme aux genoux de laquelle je passerai ma vie, que j'emmennerai dans mes vastes domaines pour en faire la reine, pour courber tous les fronts devant elle, croyez-vous que cette femme finira par m'aimer ?

Baccarat ne comprenait point encore.

— Oh ! j'en réponds, dit-elle.

— Mais si elle avait un autre amour au cœur.

Baccarat tressaillit.

— Elle ne vous épouserait pas, dit-elle.

— Elle vit pâlir le comte qui reprit :

— Hélas ! madame, la femme que j'aime, la femme que je vénère comme une sainte, la femme que je serais si fier d'appeler la comtesse Artoff, a déjà subi les rudes épreuves de la vie, elle a aimé, elle a souffert.

Ces mots furent pour Baccarat comme la fauve lueur d'un éclair traversant tout à coup une nuit orageuse et sombre.

— Elle a aimé, dites-vous ?

— Oui, madame.

— Elle a souffert ?

— Oh ! comme une martyre.

— Mais a-t-elle donc tant aimé, tant souffert, que son cœur soit fermé à un nouvel amour ?

— Hélas ! je le crains... Et pourtant...

Il hésita, et Baccarat se prit à trembler.

— Tenez, madame, continua-t-il, je vais m'agenouiller devant elle, je vais porter ses mains à mes lèvres, je vais lui dire que chaque heure et chaque minute de ma vie lui seront consacrées... je vais...

Et le comte, en effet, s'agenouilla devant Baccarat, et il lui prit les mains.

Cette fois, elle comprit, elle devina tout, et elle jeta un cri.

Ce cri, c'était en même temps de la joie et du désespoir, du bonheur et du remords. C'était tout, pour l'âme de la pauvre femme éprouvée et devant qui surgit tout à coup le souvenir implacable du passé. C'était aussi l'onivrement naïf et subit de celle qui aime, ne se croit point aimée, s'est déjà rési-

gnée à voir passer devant elle une rivale heureuse et triomphante, et apprend tout à coup que cette rivale n'existe pas.

— Oui, madame, murmura le comte, oui, mon amie, c'est vous que je n'ai cessé d'aimer une minute depuis le soir où, pour la première fois, je franchis la grille de votre petit hôtel de la rue de Noncey; c'est vous que je serais si fier d'appeler ma femme, vous que je voudrais présenter comme une reine à mon peuple de paysans et de serviteurs...

— *Moi ! moi !* exclamait Baccarat, à demi folle.

— Oh ! je sais bien, continua-t-il avec tristesse, je sais bien que vous l'aimez toujours... que cet amour a rempli votre vie et fermé votre cœur... Mais je serai votre ami, n'est-ce pas ?... Et puis, qui sait ? Dieu est bon, et il verra que je vous aime tant...

Baccarat ne put se maîtriser plus longtemps. Elle jeta ses bras autour du cou du jeune homme, attira à elle cette belle tête qui résumait si bien le type des races du Nord, et s'écria :

— *Enfant !* mais vous n'es donc aveugle, que vous n'avez point vu que, depuis bientôt trois mois, cet amour dont vous parlez s'est éteint, qu'un autre a pris sa place ?

A son tour, le comte jeta un cri et se sentit frissonner de joie et d'orgueil.

— Mais tu n'as donc pas vu que je t'aime, et depuis longtemps ?... acheva-t-elle.

Mais soudain un éclair de frayeur succéda à cet entraînement de la passion :

— Oh ! malheureuse ! murmura-t-elle, qu'ai-je dit ?

Elle se leva vivement, repoussa le comte interdit, et le regarda.

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle, je suis folle... pardonnez-vous aussi de m'avoir aimée à ce point que vous avez pu songer un moment à donner votre nom à la pauvre pécheresse qui s'est appelée la Baccarat... *Moi, la comtesse Artoff !* Oh ! mais c'est du vertige, du délire, mon ami ; c'est insensé !

Et comme il se taisait un moment, stupéfait de cette brusque réaction, elle ajouta :

— Tenez, cher enfant, regardez-moi bien, regardez-moi... je suis une femme usée et flétrie, une âme brisée à qui Dieu a accordé le repentir comme grâce suprême, et qui vous suivra comme une amie, comme une sœur ; qui demeurera près de vous jusqu'à l'heure où vous aurez trouvé une femme digne de vous... Mais devenir cette femme elle-même, moi, la Baccarat ? jamais !

Au moment où elle prononçait ce refus formel, avant que le jeune Russe eût eu le temps de répondre, une porte s'ouvrit

dans le fond du salon, et Baccarat éperdue vit apparaître quatre personnes qui s'avancèrent lentement vers elle...

C'était Armand, donnant la main à la marquise Van-Hop et le marquis, conduisant à son tour la comtesse Jeanne de Kergaz.

— Madame, dit Armand en s'arrêtant devant Baccarat et la saluant avec respect, vous nous avez juré tout à l'heure, à M. le marquis et à moi, de n'apporter aucune entrave au mariage du comte. Nous venons réclamer l'exécution de votre promesse.

— Mais, monsieur, s'écria la pauvre femme brisée d'émotion, vous ne m'aviez pas dit qu'il était question de moi ? Vous oubliez donc tout ce que j'ai été ? Mais on m'appelait la Baccarat ! mais j'ai été une Madeleine ! et vous voulez que je devienne la comtesse d'Artoff ?

Armand ne répondit point.

Mais les deux femmes qui venaient d'entrer, la marquise et Jeanne, ces deux nobles créatures qui personnifiaient si bien la vertu, s'approchèrent alors de cette femme courbée sous les poignants souvenirs de son passé ; elles lui prirent la main toutes deux, comme si elles eussent voulu lui faire comprendre que le repentir venait de faire d'elle leur égale ; et Jeanne lui dit :

— Il est dans le ciel, madame, une pécheresse dont la parole du Christ a fait une grande sainte, c'est Madeleine. Vous êtes pardonnée, madame, vous êtes lavée, purifiée du passé, et nous venons vous dire que nous vous croyons digne de porter le nom qui vous est offert.

Baccarat poussa un cri étouffé, et se laissa tomber défaillante dans les bras du comte Artoff.

.....
A huit jours de là, un matin, une chaise de poste attelée, de quatre vigoureux trotteurs irlandais, sortit rapide comme l'éclair de l'hôtel de la rue de la Pépinière. Cette chaise de poste, conduite à la Daumont, sur le siège extérieur de laquelle se tenaient deux laquais couverts de fourrures, renfermait à l'intérieur un jeune homme et une jeune femme, assis l'un près de l'autre et les mains entrelacées... C'étaient le comte et la comtesse Artoff.

Presque à la même heure, un autre jeune homme quittait Paris par une autre route, celle d'Angleterre.

C'était Rocambole.

Il allait à Londres, emportant ses deux cent mille francs et les notes de sir Williams, précieux héritage que nous verrons quelque jour fructifier dans ses mains.

TROISIEME PARTIE

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Le brick de commerce français *la Mouette*, faisant route de Liverpool au Havre, filait deux nœuds à l'heure.

— Bon temps, bonne brise, vent arrière! murmurait le capitaine avec satisfaction en se promenant sur le pont du navire, et envoyant au ciel les spirales bleues de la fumée de son cigare. Si cela continue douze heures encore, nous entrerons demain matin dans le port du Havre que *la Mouette* n'a pas revu depuis quatre ans.

— Vraiment, capitaine, vous n'avez pas vu la France depuis quatre années?

Cette question venait d'être faite par un passager, qui, se promenant également de long en large sur le pont, mais en sens inverse, s'était trouvé face à face avec le capitaine et avait entendu son exclamation.

— No, sir, répondit ce dernier, ce qui, en anglais, est-il besoin de le dire? signifiait: Non, monsieur.

Or, bien que la question lui eût été adressée en français, le capitaine était excusable de répondre en langue britannique, si on envisageait le personnage qui venait de se faire son interlocuteur.

C'était un jeune homme de taille moyenne, de vingt-six à vingt-huit ans, blond, d'une figure agréable, distinguée, mais empreinte de ce masque de froideur qui caractérise les fils de la hantaine Albion. Sa mise était bien celle d'un Anglais en voyage: pantalon à grands carreaux gris et noir, collant, plaid écossais enroulé autour d'un paletot court à vastes poches et de couleur roussâtre, casquette conique à longs rubans flottant sur les épaules, gibecière de voyage après laquelle étaient suspendus pêle-mêle un dictionnaire anglais-français, une longue-vue, un étui à cigares et une petite gourde emplies de rhum. Il portait en outre, placée sur son avant-bras gauche, une grande couverture, ce vade-mécum éternel du voyageur britannique.

— Oh! dit-il avec un léger accent qui trahissait l'insulaire, mais en très bon français néanmoins, vous pouvez vous dispenser, capitaine, de me parler anglais. J'habite Paris chaque hiver.

Le capitaine s'inclina.

— Ainsi, poursuivit le jeune Anglais, vous revenez sans doute de l'Australie ou de l'Amérique du Sud?

— Je viens de Chine, sir.

— Et vous êtes du port du Havre?

— Natif d'Ingouville.

— Ainsi, vous pensez que demain nous entrerons dans le port?

— A moins de malheur... ou d'un grain.

Et le capitaine braqua sa longue-vue tour à tour sur les quatre points cardinaux.

— Le ciel est bleu comme un lac d'indigo, dit-il; je vais remettre le commandement à mon second et aller me coucher. Voici six heures du soir. J'étais de quart la nuit dernière, et je meurs de sommeil. Bonsoir, sir Arthur.

— Bonsoir, capitaine.

Le commandant de *la Mouette* et le jeune homme qu'il venait de nommer sir Arthur se séparèrent en se saluant.

Le premier transmit le commandement à son second, l'autre demeura sur le pont, et s'accouda tout rêveur au bastingage.

— Ma parole d'honneur! murmura-t-il en attachant un regard ardent vers l'horizon du sud, que la lune éclairait en plein, je ne suis ni sentimental ni poétique, j'ai toujours eu un assez beau dédain pour ceux qui chantent les douleurs de l'exil, les charmes de la patrie lointaine et désirée, et pourtant le cœur me bat rien qu'à la pensée que demain je serai au Havre. Quelle folie! Serais-je donc réellement un Anglais, un gentleman pur sang, s'intéressant aux courses d'Epsom, à un roman de Charles Dickens, écrivant de petits vers dans le journal de son comté et rêvant d'épouser une miss vaporeuse aux bras rouges, aux yeux bleus, aux cheveux garotte, et revenant de son troisième voyage autour du monde? Non, rien de tout cela. Le cœur me bat, parce que demain je serai au Havre et que le Havre n'est qu'à cinq heures de Paris...

Et sir Arthur prononça ce mot avec toute l'émotion d'un fils qui dirait tout bas le nom de sa mère.

— Paris! reprit-il, ô la terre des audacieux et des forts, des penseurs et des soldats! Paris! ô la patrie de tous ceux qui ont au cœur une étincelle de domination, dans le cerveau une lueur de génie... J'ai passé quatre années enveloppé dans ce bronillard anglais dont l'humide étroite finit par tuer, — et pendant quatre années, à toute heure, à chaque minute, je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir en songe, et comme en un céleste éblouissement, ce Paris nocturne ou resplendissant de soleil, cet Eldorado qui commence à *Torloni* pour finir au *Bois* et déroule, au soleil des Champs-Élysées, ses chevaux et ses équipages tout constellés de femmes jeunes, élégantes et belles, comme on en chercherait en vain par tout le reste de la terre.

Sir Arthur soupira. Puis il reprit ainsi son monologue:

— Qui, j'ai passé quatre années à Londres, cultivant la vertu comme un bourgeois du Marais cultive un pot de réséda, vivant modestement de mes dix mille livres de rente, n'ayant pas même un cheval de selle, dînant en ville, allant prendre, le soir, une tasse de thé chez des marchands de la Cité, qui me lorgnaient tous pour leur fille... Une année encore, et sir Arthur, gentleman anglo-indien, épou-

sait sérieusement miss Anne Perkins ou la veuve mistress *Trots étoites*, avait droit de bourgeoisie, se mêlait des élections, prononçait des discours dans les *meetings* et devenait vice-président d'une société de tempérance quelconque. Heureusement sir Arthur s'est souvenu qu'il s'était nommé jadis le vicomte de Combolh, puis le marquis don Inigo de los Montes qu'il avait présidé le jeu du club des Valets-de-Cœur, et que son infortuné maître, sir Williams, lui avait prédit un grand avenir...

Et Rocambole, car c'était bien notre ancienne connaissance du club des Valets-de-Cœur, quitta le pont à ses derniers mots, et descendit dans sa cabine.

Voyons ! se dit-il en s'enfermant dans cette chambre de six pieds carrés qui devient le logement d'un passager de première classe, il ne suffit pas de se dire un matin : je ne suis pas fait pour vivre de dix mille francs de rente comme un bourgeois vertueux ; il faut à mon ambition la vaste scène de Paris, des chevaux de sang, des maîtresses blondes et un petit hôtel. Non, il faut savoir encore comment faire pour avoir tout cela, et c'est ici que je sens plus vivement que jamais la perte de mon honorable professeur sir Williams...

Rocambole crut convenable de pousser un léger soupir, en manière d'oraison funèbre à l'adresse de sir Williams, sans doute mis à la broche et mangé depuis longtemps par les sauvages des terres australes ; puis il s'assit devant l'unique table de sa cabine, sur laquelle se trouvaient étalés divers papiers, et, parmi eux, un petit carnet dont chaque feuillet était couvert de caractères manuscrits.

Il s'empara de ce carnet, l'ouvrit et sembla vouloir employer toute son attention et toute son intelligence à déchiffrer et à comprendre le sens exact de cette écriture fine et serrée, dont les pages étaient surchargées, et qui était un mystérieux assemblage de chiffres et de lettres. Ce carnet était celui que Rocambole avait trouvé sous la toile d'un vieux portrait de famille, dans le château de Kergaz, la veille de son départ.

— Au diable sir Williams et son langage hiéroglyphique, murmura-t-il après quelques minutes d'absorption, voici quatre années que j'en cherche vainement la clé, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Il me faut, hélas ! en conclure que sir Williams avait deux écritures, l'une qui était à ma portée, aux mystères de laquelle il m'avait initié depuis longtemps, l'autre qui n'était que pour lui. Ce calepin, où se révèle à chaque page le génie de mon pauvre maître, est rempli de documents précieux, d'indications excellentes, il renferme le point de départ de vingt affaires. Malheureusement, la dernière clé de la serrure, celle qui fait jouer le ressort mystérieux, me manque. De telle façon que je suis dans la situation d'un homme à qui on dirait : " Il y a à Londres, dans une maison, au premier étage, et dans un cabinet donnant sur la rue, une valise pleine d'or. Allez la chercher, on vous la donne." Malheureusement, on oublierait de dire à cet homme le nom de la rue et le numéro de la maison... Ah ! sir Williams était un homme prudent ; il avait une écriture pour les faits, une autre pour les noms et les dates. Ainsi, voici ce que je lis :

" Il y a à Paris un hôtel, rue..."

— Le nom de la rue, s'interrompit-il, est tracé dans le deuxième langage hiéroglyphique, celui que je ne comprends pas...

Et Rocambole continua :

" Cet hôtel est habité par le marquis et la marquise de... — encore un nom illisible ! — et leur fille. Le marquis a soixante ans, la marquise, cinquante ; leur fille en a dix-sept. La maison est riche de cent mille livres de rente.

" Le marquis a un fils qui doit avoir vingt-quatre ans environ. Ce fils s'est embarqué comme mousse à l'âge de dix ans, sur un navire anglais de la Compagnie des Indes. Depuis, il n'a point reparu. Est-il mort ou vivant ? La marquise l'ignore. Son mari seul a le dernier mot de la destinée du pauvre enfant, et il emportera ce dernier mot dans la tombe

aussi bien peut-être que le secret de cette conduite étrange d'une famille riche et titrée qui voue son unique héritier à la rude et misérable vie d'un mousse du commerce. Cette famille est retirée au fond de son hôtel, ne voyant personne ; le marquis sombre et taciturne, sa femme agitée de la fièvre mais ardente espérance qu'elle reverra son fils un jour.

" Si ce fils revenait, il aurait à la mort de son père soixante-quinze mille livres de rente, car, dans la famille de..., les mâles ont toujours le quart en sus. On pourrait donc..."

Ici l'écriture hiéroglyphique recommençait et devenait inintelligible pour le possesseur des tablettes de sir Williams.

Evidemment celui-ci, à qui cette première écriture que le jeune homme pouvait déchiffrer avait été plus courante et plus familière, ne s'était servi de la seconde, de pure convention avec lui-même et, d'ailleurs, beaucoup plus compliquée, que pour les noms, les dates et ses plus audacieuses inspirations.

Rocambole repoussa le carnet avec découragement :

— Maudit sir Williams ! exclama-t-il. Ainsi je sais qu'il est une marquise, laquelle attend un fils qui ne revient pas. Elle a une fille et cent mille livres de rente. Seulement j'ignore le nom de cette marquise, celui de la rue qu'elle habite, et quant au pari qu'on pourrait tirer de tout cela... Parbleu ! s'interrompit brusquement Rocambole, ce qu'on pourrait faire je le sais... il faudrait se faire passer pour le fils de la marquise. Si on savait comment elle se nomme, en quelle lieu elle habite, et quel est le nom de ce fils, mort sans doute... Malheureusement on ne sait rien de tout cela, et sir Williams a emporté son secret en Australie.

Rocambole devint rêveur, et s'approcha du sabord qui servait de croisée à sa cabine.

— Pauvre sir Williams, se dit-il, un bien beau génie !... Mais quel guignon ! de magnifiques inspirations et pas de chance ! Il trouvait toujours la voie du succès et ne réussissait jamais... Ah ! si j'avais le génie de sir Williams !

Rocambole, qui venait de terminer son monologue par un nouveau soupir, fut brusquement arraché à sa rêverie par un bruit insolite qui retentissait dans la galerie :

— Tout le monde sur le pont ! criait la voix impérieuse et dure du capitaine.

— Oh ! oh ! pensa Rocambole, le capitaine m'a quitté, il y a une heure, pour aller se coucher, et le voilà déjà levé, et il appelle l'équi page... que signifie tout cela ?

Rocambole quitta sa cabine et monta sur le pont. Le capitaine était déjà sur son banc de quart et donnait des ordres, les matelots carguaient les voiles, les passagers paraissaient consternés. Pourtant la mer était calme, le ciel était serein, il faisait un temps superbe... du moins, un homme de terre l'eût juré.

La première personne que Rocambole rencontra et à qui il demanda l'explication de cette rumeur inaccoutumée qui troublait tout à coup le calme nocturne du bord, était un jeune homme blond, grand et mince, enveloppé dans un caban de matelot, mais portant à sa casquette de toile cirée un petit liséré d'argent, qui semblait indiquer un officier de marine.

Ce jeune homme avait, au milieu de ces visages consternés une belle figure souriante et calme, et il braquait une longue-vue sur l'horizon avec le flegme d'un vrai marin.

— Pardon, monsieur, lui dit Rocambole, pourriez-vous me dire ce que tout cela signifie ? pourquoi on nous fait monter sur le pont, pourquoi on cargue les voiles... et ce qu'il y a de si menaçant dans l'avenir que tous ces gens-là, — vous ont des mines de patients qui vont au supplice ?

Rocambole avait adressé la question en bon anglais.

— Monsieur, répondit le jeune homme dans la même langue, nous allons avoir un grain.

— Un grain ?

— Oui, c'est à dire une tempête.

A V I S

Nous remercions beaucoup nos lecteurs en general de l'encouragement qu'ils ont bien voulu nous donner jusqu'a present, mais vu les grands Sacrifices qu'ils nous faut s'imposer depuis quelques temps, nous sommes forces de diminuer notre publication de 8 pages par consequent a partir de cette semaine nous publierons seulement que 16 pages pour quelques semaines.

Imp. du Syndicat Mont-Royal.

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaire,
Tetes de compte,
Tetes de lettre,
Carte d'affaire,
Pamphlet
Calendrier, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

A des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

ELEPHONE BELL 6256.